

LE TUEUR DE TEMPS

Il était une fois, rue du Gros Horloge, un nain vert qui vivait tout seul et n'osait qu'à peine sortir de chez lui. Chaque fois qu'il se risquait à mettre le nez ou le pied dehors, il y avait toujours un homme pour se moquer de sa petite taille, une femme pour rire de sa peau verte et des enfants pour lui jeter des pierres.

Un jour de novembre, le ciel se couvrit d'épaisses nuées noires comme l'encre des récits de fin du monde. La pluie se mit à tomber à verse. Elle tomba un jour entier comme il arrive souvent en novembre, elle tomba trois jours, comme il arrive parfois quand l'anticyclone est capricieux, elle tomba quarante jours sans discontinuer, comme il est écrit qu'elle tomba aux temps anciens du vieux Noé.

Les locataires du rez-de-chaussée de l'immeuble se réfugièrent bientôt chez leurs amis du premier étage. Puis ceux-ci et leurs amis du premier étage grimpèrent chez ceux du second. Puis tous montèrent au troisième, au quatrième, au cinquième. Le nain vert habitait sur le toit dans une petite maison de planches. Les locataires la piétinèrent sans s'occuper de ses protestations. Comme l'eau continuait à monter, les femmes prirent leurs enfants dans leurs bras, puis les hommes prirent sur leurs épaules les femmes qui tenaient dans leurs bras leurs enfants. A ce moment-là, il y avait longtemps déjà que le nain vert avait été emporté par une vague.

Il n'y eut que les nuages pour suivre sa tête verte dans les flots. Il n'y eut que la pluie pour entendre ses cris. Il n'y avait que les poissons pour compter les bulles de son dernier soupir.

« Et voilà, pensa le Nain Vert résigné, je vais mourir. »

Il avait déjà fermé les yeux quand sa main agrippa une branche. Il tira sur la branche, et tira encore. Mais le courant était trop fort.

« A quoi bon, pensa le Nain Vert, à quoi bon continuer à vivre sans amis, sous les quolibets des voisins. »

Il venait de lâcher la branche quand une main saisit la sienne et le tira vers la surface.

— Tu l'as échappé belle, mon grand, fit une voix d'homme. Si mon œil n'avait pas été attiré par le joli reflet d'émeraude que tu fais dans l'eau, tu serais allé jusque Dieu sait où !

Le Nain vert regarda avec surprise l'homme qui venait de l'appeler « mon grand » et qui comparait la couleur de sa peau à celle d'une pierre précieuse. C'était un grand géant noir avec de magnifiques cheveux blancs. Il avait trouvé refuge au sommet d'un tilleul blond et semblait se moquer aussi bien de la taille que de la peau des hommes. Il fit une place au Nain Vert et tous les deux causèrent en attendant la fin du déluge.

Quand l'eau commença à baisser et que peu à peu réapparurent les toits des maisons, puis les fenêtres, puis les collines et enfin les vallons, ils avaient tellement causé qu'ils étaient devenus amis. Le Nain vert décida de plus jamais revenir dans l'immeuble aux voisins cruels. Il s'installa dans la maison du géant qu'il aida à remettre en ordre.

Le géant cueillait les meilleures pommes tout en haut des pommiers, le Nain, sans presque se baisser, s'occupait du potager et tous les deux vivaient heureux. Le temps passa, on oublia le déluge et les voisins cruels. Le temps passa et le géant vieillit. Il avait de plus en plus mal au dos, de plus en plus de mal à se tenir droit, de plus en plus de difficultés à cueillir les pommes. Le nain restait toujours le même, malgré les jours et les années. Un automne, le géant était si fatigué que son ami et lui ne mangèrent que des salades et des pommes pourries que le géant parvenait à peine à mâcher.

Un soir d'hiver qu'il gelait dehors, le géant mourut.

Le nain courut à la ville où était le docteur :

— Docteur, Docteur !, fit le nain, pourquoi mon ami est-il mort ? Il était si gentil.

— C'est la vie dit le docteur. Ton ami était très vieux. C'est la faute du temps qui passe...

Comme enragé, le Nain rentra à la maison. Il détacha la montre du poignet de son ami et la brisa contre le mur. Le terrible tic tac continuait à son propre poignet. Ôtant sa montre, il la brisa à son tour. Mais le temps continuait son travail de destruction. Il y avait tellement de montres dans le monde entier, tellement d'horloges, de pendules, de réveils, dont les aiguilles tournaient toujours. Il fallait toutes les détruire.

A Londres, il versa du sable dans les engrenages de Big Ben. Aussitôt, tous les sujets de sa gracieuse majesté, d'Edinbourg à Dublin, de Dublin à Sydney rangèrent leurs montres auxquelles on ne pouvait plus accorder la moindre confiance.

A Venise, en une nuit, et à la barbe des gondoliers, il détraqua toutes les horloges de toutes les églises et fit taire toutes les cloches. A Bruges et aux Halles, à Paris, il figea les saints, les anges, les dragons et les chevaliers animés. En Afrique, il renversa tous les sabliers du monde en un grand désert. Il déconnecta toutes les horloges numériques de tous les ordinateurs du nouveau monde et de l'ancien, arrêta tous les poids de toutes les pendules et but toutes les clepsydes.

C'est alors qu'il s'aperçut que l'ombre des pyramides avait cessé de bouger, que les cadrans solaires eux-mêmes restaient immobiles, que la terre ne tournait plus sur son axe.

Dans le monde entier, c'était la panique. Chacun avait cessé de faire ce qu'il avait l'habitude de faire. Les avions ne volaient plus, les trains ne partaient pas. Faute d'instruments pour compter leur temps, les hommes et les femmes n'allaient plus au travail, les enfants n'allaient plus à l'école et chacun restait chez soi.

C'est alors que le Nain vert comprit que la terre n'était qu'une boule comme on en voit dans les cirques, roulant sous les pattes des chiens savants. Six milliards d'êtres humains, allant et venant sans trêve de l'enfance à la vieillesse, six milliards de hamsters intelligents lui donnaient son mouvement. Comme tous s'étaient arrêtés, le mouvement avait cessé.

Le Nain Vert revint aussi vite qu'il put à la maison de son ami, lui raconter comment il l'avait vengé du temps. Sur la tombe du géant noir, poussait une jeune pousse de pommier. L'air immobile se mit à vibrer à l'approche du Nain. Il crut qu'un souffle de vent dans les feuilles voulait lui parler. Il tendit l'oreille et écouta.

— Pauvre fou, disaient les jeunes feuilles du pommier, depuis que tu as arrêté le mouvement de la terre, je suis sous la lumière du soleil sans un instant pour me reposer. Grâce à ta belle idée, je vais bientôt mourir, la sève tarie et les rameaux secs.

A l'idée de voir mourir son ami une seconde fois, le nain vert courut au puits du jardin. Il tira la corde. Elle était légère. Le seau cogna aux parois avec un son métallique. Il comprit qu'il était vide.

Il pleura longtemps sous le soleil immobile, mouillant de ses larmes la terre aride et craquelée. Un soir ou un matin, comment savoir, une feuille morte lui tombant sur le sommet de la tête donna le signal du départ.

Le nain vert marcha. Il marcha tout le faux jour, droit devant lui, à grandes enjambées, cherchant à sentir sous ses pas la terre et son mouvement. Il marcha toute la fausse nuit jusqu'au bout du monde. Enfin, il y eut un matin.

Longtemps plus tard, quand le nain vert revint sur la tombe de son ami, le pommier lui offrit sa plus belle pomme. C'était un fruit rouge, brillant, perché tout en haut de la plus haute branche. Il la cueillit sans même se hisser sur la pointe de ses pieds. Il avait grandi.